



- Cycle *TEM-PO* -

The Great disaster

Patrick Kermann / Anne-Laure Liégeois

Olivier Dutilloy

THÉÂTRE

Cocktail du monde tel qu'il va, au tempo du rythme in-sensé qu'est le sien, ces spectacles de mai nous projettent avec belle (im)pertinence au cœur même des grandes questions qui nous concernent, nous spect-acteurs d'une démocratie toujours à reconstruire... si ce n'est à défendre face à tous les dangers.

Distribution **Olivier Dutilloy**
Texte **Patrick Kermann** aux Editions Lansman
Mise en scène **Anne-Laure Liégeois**

Production
Cie Le Festin, Le Volcan- Scène nationale du Havre

Production déléguée et diffusion
Le Volcan - Scène nationale du Havre

Durée : 55min



©Christophe Raynaud de Lage

14 avril 1912 à 23h40
3.177
beau nombre
quoique le 77 deux fois le même chiffre je n'aime pas trop
en ai cherché d'autres partout
juste 2 je voulais
ça en aurait fait 3.179
plus joli
ça compte les conditions de travail
un petit rien suffit parfois pour avoir du cœur à l'ouvrage
moi juste 2 cuillères j'aurais voulu

« Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face ».
Patrick Kermann impose un démenti spectaculaire à cette sentence,
lui qui a fait de la mort le sujet solaire de ses pièces (La Mastication des morts).
Du cimetière marin où elle a été engloutie, la voix d'un garçon plongeur du Titanic
remonte pour délivrer son flot de poésie vivifiante.

Travailleur « entre deux eaux » sur le paquebot mythique, il n'a jamais émarginé sur la liste des victimes. Son nom ne figurant ni parmi ceux de l'équipage, ni parmi ceux des passagers, il est frappé « à vie » de non-existence. Condamné à perpétuité à raconter son histoire, celle d'un émigré englouti dans les flots.

Chargé de nettoyer les 3177 petites cuillères en argent du paquebot de luxe, il se souvient... Vingt ans à garder les brebis dans les pâturages du Frioul, quinze ans à apprendre le français - L'Eldorado pour un Rital -, cinq jours à laver les couverts depuis le départ de

Southampton pour New-York, et l'éternité pour raconter son histoire.

Les pieds rivés au sol, les doigts et les traits du visage traversés par le flux des souvenirs qui le font tanguer intérieurement, sur une scène absolument vide, Giovanni Pastore (Olivier Dutilloy, exceptionnel de sincérité) nous embarque vingt mille lieues sous l'épave du Titanic pour nous conter grandeurs et misères des riches et pauvres, inégaux jusque dans la mort.

Note d'intention d'Anne-Laure Liégeois, metteuse en scène

L'histoire du plongeur du Titanic

Giovanni Pastore est descendu de ses montagnes du Frioul. Il a laissé là-haut la fontaine de sa grand-mère, la main froide de Cécilia. Il est parti chercher du travail. Il a marché à travers l'Italie, la France, l'Allemagne. Il a toujours été l'émigré, l'ouvrier, l'homme à tout faire. Changeant de nom, d'identité, au gré de ses espoirs d'intégration. Puis Giovanni Pastore a trouvé une «bonne place» sur le Titanic : plongeur, responsable devant les immenses bacs à vaisselle, et devant Monsieur Gatti son patron, des 3.177 petites cuillères. Enfin Giovanni Pastore a coulé avec le Titanic le 14 avril 1912 à 23h40 au contact d'un iceberg.

Sous les flots, dans l'éternelle immobilité de la mort, il raconte toujours inlassablement la même histoire, celle de la terre et de l'enfance perdues, de l'amour enfin retrouvé, celle de l'incroyable luxe d'un monde de première classe. Il raconte l'histoire des troisièmes classes, ceux jamais comptabilisés, les laissés-pour-compte de toutes les nations qui espéraient gagner la terre promise du travail offert, ceux qui hantent pour toujours les flancs du navire, les flancs de l'histoire. Il raconte l'histoire du grand désastre et des petits désastres.

Avec rien et tout

Observer comment le théâtre sans lumières, ni costumes, ni décor, sans accessoires se jouer. Avec rien. Mais avec tout : des mots qui font un texte puis une histoire, un comédien. Et quelques spectateurs, une petite communauté d'hommes venus le faire parler, dans les yeux desquels le comédien puise le plaisir de dire cet impressionnant monologue d'une heure. Un texte qui chaque fois est le même et un autre, qui se réinvente. Observer comment le voyage opère sur celui qui écoute et regarde, comment il le façonne aussi. Et puis rencontrer Giovanni Pastore partout, réinventer à chaque fois l'espace de la représentation, dans un grenier, un musée, une cale, un théâtre, sur une place, dans une chambre, un salon... juste l'espace pour dire les mots et poser un corps.

Un texte de Patrick Kermann

L'histoire mouvante et émouvante du plongeur du Titanic, Patrick Kermann la conte avec cette incroyable poésie violente qui était la sienne. Sa langue, faite pour la bouche de comédiens virtuoses, savait faire claquer les syllabes, hacher les phrases, bercer dans des paragraphes infinis, emporter dans des flots d'images, faire toujours tanguer les tableaux et les mots, les sensations et les sentiments. Savait joindre l'histoire contée au fait historique ou au mythe, mêler humour et gravité. Son écriture reste celle d'un rayonnant sourire mélancolique plein de cynisme.

Interprété par Olivier Dutilloy.

Olivier Dutilloy qui a demandé maintes fois une augmentation dans *l'Augmentation* de Georges Perec, qui a été intérimaire, futur employé d'un parc d'attraction, licencié économique dans *Débrayage* de Rémi De Vos (mais qui a été aussi patron dans le rôle de *Macbeth!*), est l'ouvrier plongeur du Titanic. Il s'empare de la magnifique langue de Patrick Kermann. Il est celui venu un jour des montagnes du Frioul, laver pour toujours, au fond des mers, des petites cuillères.

Patrick Kermann, portrait d'un auteur visionnaire

Patrick Kermann était né en 1959, il a choisi de mourir le 29 février 2000. Entre temps il a écrit de nombreux textes de théâtre. *The Great disaster* est le premier texte qu'il a envoyé aux Éditions Théâtrales. Et une chance, c'est à Anne-Laure Liégeois, qui faisait alors partie du comité de lecture, qu'il a été distribué. Une collaboration s'en est suivie qui est passée par la commande (Patrick Kermann était le premier auteur à remettre son texte pour le spectacle *Embouteillage*, il avait écrit *On the Road* pour Olivier Dutilloy), la traduction et adaptation en commun (*Electre* et *Le Festin de Thyeste*, d'où la compagnie tire son nom), la complicité sur différentes aventures d'écriture. Patrick Kermann a écrit *La mastication des morts* qui est régulièrement mis en scène. Il a aussi écrit des livrets d'opéra. On pense à tout ce qu'il aurait pu encore écrire.

Anne-Laure Liégeois, portrait d'une metteuse en scène lettrée

Ses spectacles sont tous liés entre eux par un goût profond de l'écriture, une recherche permanente sur l'acte de voir et d'être vu, sur comment l'intime mène le monde. Elle s'intéresse particulièrement dans ses créations au thème du pouvoir et du jeu des corps. Et tisse dans chaque spectacle un lien privilégié avec la peinture.

C'est en 1992 qu'Anne-Laure Liégeois réalise sa première mise en scène *Le Festin de Thyeste* de Sénèque, dans le grand Amphithéâtre de la Sorbonne, comme travail de fin d'études de lettres classiques. En 1994, elle crée sa compagnie Le Théâtre du Festin et met en scène des textes de Christian Rullier, Georges Perec, Eugène Labiche, Euripide. En 2001, elle crée *Embouteillage*, spectacle pour 27 auteurs, 50 acteurs et 35 voitures, qui prendra la belle route des grands espaces : des forêts de Sarrebruck, aux falaises de Fécamp, en passant par la Grande Halle de la Villette, les usines Peugeot, les montagnes de Grenoble...

En 2003, elle est nommée à la direction du centre dramatique national de Montluçon/Région Auvergne. Elle y présente des pièces de Karin Serres, de Patrick Kermann, de Molière, de Marivaux, des textes de Bernard Dort, des textes du répertoire du Grand-

Guignol. Elle entretient et développe un rapport privilégié avec l'écriture en travaillant avec de nombreux auteurs vivants (Marie Nimier, Jacques Serena, Jean-Bernard Pouy...) dans des manifestations qu'elle invente et développe plusieurs années durant ou en traduisant elle-même des auteurs du répertoire étranger (Marlowe, Webster, Sénèque, Euripide).

Pour les 30e Rencontres d'Hérison en 2005, elle crée la première édition du spectacle *Ça* (une commande à huit auteurs) repris en 2006 au Parc de la Villette. Les saisons suivantes elle crée *Une Médée* d'après Sénèque, *Rapport aux bêtes*, adaptation du roman de Noëlle Revaz pour un parquet de bal, *L'Augmentation* de Georges Perec, *Karaoké* (orchestration du vide) de Yves Nilly, Jean-Bernard Pouy et Jacques Serena, *Edouard II* de Marlowe, et avec le centre lyrique d'Auvergne des opéras de Wolf, Ferrari, Donizetti, Offenbach.

Lors de son troisième mandat au CDN, elle crée *Et l'enfant sur le loup* de Pierre Notte, spectacle né de ces Rencontres. Elle met en scène *Débrayage*, quatre extraits et un inédit de Rémi De Vos et avec Musiques Nouvelles et le Manège-Mons *La Toute Petite Tétralogie*, livret de Michel Jamsin et commande à quatre compositeurs. Avec le Manège en Belgique elle construit d'années en années une collaboration qui va de la représentation à la production de spectacles en passant par la participation à des événements. Début 2010, elle crée à la Comédie-Française *Le bruit des os qui craquent* de Suzanne Lebeau et *Burn Baby Burn* de Carine Lacroix. En novembre 2010, elle met en scène *La Duchesse de Malfi* de John Webster.

En janvier 2012, elle retrouve sa compagnie et crée à Vidy-Lausanne *Les Contes de Shakespeare (Macbeth, Othello, Hamlet)* de Charles et Marie Lamb. À la demande de Muriel Mayette, elle met en scène à La Comédie-Française *Une puce, épargnez-la* de Naomi Wallace en avril 2012, *La Place royale* de Corneille en novembre de cette même année.

En 2013 elle crée au Théâtre du Rond-Point *La Maison d'Os* avec Pierre Richard et les comédiens du Festin. La même année en hiver, *Macbeth*. C'est au Havre, au Volcan maritime, qu'elle met en scène ce texte de Shakespeare avec une distribution de 15 comédiens. Cette saison-là le spectacle sera repris dans toute la France.

Elle crée *The Great disaster* de Patrick Kermann dans différents musées maritimes du Havre en octobre 2014 et *Les Époux*, commande à l'auteur David Lescot, autour du couple Ceausescu en novembre 2014. C'est le neuvième spectacle qu'elle représente au Volcan. Elle y est artiste associée depuis octobre 2014. Elle créera prochainement une vaste forme pour grand plateau *Les Soldats* de Lenz et *Lenz* de Buchner.

Olivier Dutilloy, portrait d'un acteur fidèle

Olivier Dutilloy a travaillé plusieurs années avec Christian Rist. Il est de toutes les aventures du Festin, compagnie et centre dramatique, depuis vingt-deux ans : tour à tour Sganarelle dans *Dom Juan* de Molière, chœur dans *Médée* de Sénèque, cadre d'entreprise dans *Débrayage* de Rémi de Vos, sanguinaire duc de Calabre dans *La Duchesse de Malfi* de Webster. Il a aussi été de toutes les aventures collectives : *Embouteillage*, *Ça*. Il a joué toutes les nombreuses représentations de *L'Augmentation* de Perec, un des spectacles phares de la compagnie.

En 2013, il joue au Théâtre du Rond-Point et en tournée en France dans *La Maison d'Os* de Roland Dubillard, puis tient le rôle-titre dans *Macbeth*, créé au Volcan, Scène nationale du Havre et en tournée durant la saison 2013-2014. Il a été Nicolae Ceausescu dans *Les Epoux* écrit par David Lescot.

Echos de presse

Olivier Dutilloy nous plonge dans le naufrage du Titanic - Stéphane Capron, France inter

Une heure de théâtre exceptionnelle. Olivier Dutilloy, seul dans une salle éclairée en pleins feux nous tient en haleine en nous racontant cette tragédie. Il est Giovanni Pastore, jeune italien, plongeur dans les cuisines du Titanic. Un grand texte du regretté Patrick Kermann.

De Patrick Kermann, décédé en février 2000, on connaît surtout *La mastication des morts*, *The Great disaster* a été le premier texte qu'il envoyé aux Éditions Théâtrales et quel texte ! Un monologue qui raconte le destin d'un jeune italien, Giovanni Pastore descendu de ses montagnes du Frioul, traversant l'Europe, la France – qui n'est pas un pays pour lui, l'Allemagne – où il sent monter le nazisme. Puis retour à Cherbourg où il se fait engager à bord du Titanic en tant que plongeur, responsable du lavage des 3177 petites cuillers. Il meurt comme les 1 500 autres naufragés (les chiffres varient entre 1 491 et 1 513).

Olivier Dutilloy raconte avec une force inouïe le périple de ce jeune garçon, quittant sa « mama » en lui promettant de « prendre le train » pour rejoindre New-York. Les lumières de la salle restent allumées. Il regarde les spectateurs droit dans les yeux. On est hypnotisé par ce récit qui s'avère être une sacrée aventure théâtrale, mise en scène avec minutie par Anne-Laure Liégeois. Olivier Dutilloy se fait tout à tour enragé, lyrique, espiègle. On ne perd pas une miette de cette histoire épique. Un grand moment de théâtre !

La voix singulière de Patrick Kermann - Jean-Pierre Han, Revue Frictions

Le plateau est nu et sans éclairage particulier. Un homme se tient là face au public, immobile. Il ne changera pas de position durant les 55 minutes de son monologue, ouvrant simplement de manière

presqu'imperceptible les bras au fil de son récit. C'est une performance rare, d'une intensité sans faille, que réalise le comédien Olivier Dutilloy qui parvient par sa seule présence et la parole à nous captiver. Le souffle de la parole seule, une parole mastiquée, donne vie à son corps apparemment figé, comme tétanisé.

On imagine aisément le travail de mise en scène d'Anne-Laure Liégeois qui s'est concentrée sur la direction d'acteur ; un formidable pari qui emporte l'adhésion et qui refait surgir la voix de Patrick Kermann dans toute sa réelle beauté. Car à réentendre le texte de l'auteur qui s'est donné la mort en février 2000, il apparaît clairement que nous avons perdu une voix essentielle de notre théâtre. De la mort, il est bien sûr question dans *The Great disaster* créé il y a plus de vingt ans, en 1993 ; elle parcourt tout son texte, comme elle a parcouru toute son œuvre. Ne serait-ce ici que parce que l'argument proposé est celui du naufrage du Titanic le 14 avril 1912 qui fit près de 1500 victimes, surtout parmi les passagers de 3e classe, les démunis de l'entrepont. Reste que l'intelligence dramaturgique de Patrick Kermann consiste à faire raconter (de faire vivre ?) ce naufrage par un italien, Giovanni Pastore, engagé comme plongeur sur le Titanic afin de pouvoir enfin quitter son Frioul natal et émigrer aux États-Unis. Un ancien berger qui refuse d'abandonner son poste auquel il s'accrochera jusqu'au bout de peur de le perdre, lui qui passe son temps à énumérer le nombre de petites cuillères, 3177, qu'il doit laver et essuyer à chaque service... Sa voix venue d'un autre monde vient se mêler à celles des autres passagers du navire, dans le bruissement d'un chant choral polyphonique de toute beauté.

The Great disaster : un destin - Anne Chéniaux, Le JDD

Il est planté là, et restera planté jusqu'au terme de son récit : Olivier Dutilloy, comme le plongeur du Titanic resté à son poste jusqu'au bout, tandis que le paquebot sombrait, reste immobile. Ce 14 avril 1912, à 23 h 40, le bar est fermé. Dans l'arrière-salle des cuisines, Giovanni Pastore n'a pas fini son travail : laver les 3 177 petites cuillères dont il a la charge. Maintenant, il est au fond de l'eau, il revoit sa vie « ni gaie ni triste » : l'enfance rurale, à grandir « dans les herbes folles », à s'ennuyer auprès des siens, le soir, près de la cheminée, à tenir la main de Cécilia... « Moi, Giovanni Pastore, suis descendu un jour de ma montagne... » Parti à pied de son Frioul natal pour aller, comme ces autres « forçats de la faim » italiens, sinon « connaître le paradis », du moins gagner sa vie. Gênes, puis Aigues-Mortes où il travaille dans les marais salants, Lyon, la Suisse, Hambourg, et enfin Cherbourg et... le Titanic, où il s'embarque, employé comme plongeur. Un destin.

La mise en scène d'Anne-Laure Liégeois tient dans l'indication donnée au comédien de rester immobile, puisque mort, au fond de l'eau. La lumière de la salle reste allumée tout le temps de son monologue. S'adressant au public, Olivier Dutilloy ne bouge ni ne cille. Le texte de Patrick Kermann (*La mastication*

des morts) donne une couleur aux mots, fait surgir les images, que ce soit celles des souvenirs d'enfance, puis de l'errance, ou de la clientèle huppée du Titanic. Le comédien leur insuffle une force, une vie, en fait une heure de théâtre palpitante.

The Great disaster - Véronique Hotte, hottello

(...) Comme le suggère *The Great disaster* de l'auteur de théâtre trop tôt disparu, Patrick Kermann, cet événement notable (le naufrage du Titanic), inscrit entre fait divers et Histoire, donne à voir non seulement l'effondrement d'une époque mensongèrement équilibrée avec ses distinctions sociales ordonnancées et hiérarchisées, à travers le non-passage autorisé, le manque inique de va-et-vient entre la première classe des nantis et la troisième des appelés de l'émigration en quête d'un monde de travail. Giovanni Pastore, originaire des montagnes du Frioul, le héros de ce monologue que met en scène avec une grande délicatesse Anne-Laure Liégeois, est le narrateur averti d'une histoire personnelle avant que celle-ci ne s'engloutisse dans les flots, ou plutôt desquels s'extrait après coup cette même aventure, saisie dans la réflexion distancée d'un commentaire politique et économique. Candidat à l'émigration vers le sud de la France, la Suisse, l'Allemagne, puis Le Havre et l'Angleterre, le petit Italien a rempli cette mission inaliénable et ancestrale des petits boulots, des travaux d'ouvriers du bâtiment et autres, un être digne intimement lié à la recherche d'un devoir intérieur symbolique, s'affirmer et obtenir la reconnaissance sociale en assumant sa tâche professionnelle quotidienne quelle qu'elle soit, et subvenir en même temps et concrètement à ses besoins et nécessités du quotidien. Le sans-emploi trouve enfin un poste honorable dans le somptueux paquebot comme plongeur, sous les ordres de M. Gatti, responsable des 3177 petites cuillères en argent des premières classes. C'est l'accès à un trésor emblématique inespéré, un paradis scintillant, le service grandiose des grands du Mont Olympe d'ici-bas, uniquement dévolu aux dieux : il n'en faut pas plus pour se sentir heureux et chanter la chance d'être là, à sa place. Et se sentir heureux, c'est toujours finalement revenir aux temps inouïs de l'enfance, une enfance pauvre auprès de la mère, de la grand-mère et des nombreux frères et sœurs, de la fontaine de la place du village, de la beauté majestueuse des paysages de montagnes, en été comme en hiver, avec la main chaude ou bien froide de la petite voisine plus fortunée, Cécilia, dans sa propre main de petit garçon amoureux. Mélancolie et retour sur soi, bonheur d'un vrai paradis perdu - quand bien même vivre pauvrement n'est jamais facile et n'efface pas les blessures subies dans l'humiliation -, premiers émois du cœur, de l'âme et du corps, Giovanni a eu le temps de vivre, même si peu, en touchant à l'émerveillement des sensations. Olivier Dutilloy dans le rôle est sincère et attachant, en empathie directe avec la clarté analytique de la parole du petit pâtre italien, capable de faire retour sur soi. Sobriété, réserve, pudeur, une belle humanité déclinée pour le bonheur du spectateur.

***The Great disaster* de Patrick Kermann, *Plongée « mortelle » dans des eaux glaciales* - Yves Kafka, posted by lefilduoff on 26 Juillet 2015, Avignon**

C'est fou, absolument sidérant, comment avec une économie de moyens frisant le degré zéro de la scénographie (écran noir d'un plateau absolument vide, Dieu en personne en ayant déserté le ciel), avec un acteur dont les pieds restent absolument rivés l'un à l'autre mais dont les doigts des mains et les traits du visage sont traversés par des flots de pensées expressives qui le font tanguer, Giovanni Pastore (Olivier Dutilloy, exceptionnel dans ce rôle...) arrive à nous embarquer littéralement vingt mille lieues sous l'épave du Titanic à la recherche de sa mémoire vive.

Tout commence en fait par la fin (ce qui a pour effet de donner vie à cet homme immergé par plusieurs centaines de mètres de fond qui se tient debout devant nous ; en effet malgré sa mort annoncée il est toujours là pour dire sa jeunesse amoureuse dans les montagnes du Frioul et comment il en est arrivé à échouer dans ce paquebot devenu son cimetière marin) : « Le 14 avril 1912, à 23h40, le Titanic... ». On croyait savoir la suite, mais notre connaissance était de celle délivrée par Wikipédia, une suite de litanies aseptisées et exemptes de toute chair... Ici, par la voix à la fois spectrale, enjouée et cristalline de cet homme d' « Outre-mer » (comme on dirait d'outre-tombe), ce qui va se dire est d'un tout autre tonneau. Une existence entière va défilier, un torrent de souvenirs personnels et avec eux l'appétit de vivre mêlé à la révolte à peine contenue de ceux dont la condition a toujours été de servir les caprices des nantis.

Et Giovanni, de revenir au début du naufrage... Un événement d'ordre microscopique annonce la catastrophe à l'œuvre. Là-haut, dans les salons de première classe, une petite goutte tombe malencontreusement sur le corsage d'une séduisante jeune femme alors qu'un riche monsieur distingué était en train de lui servir une coupe d'un champagne millésimé... Tempête dans un verre de Champagne, premier contact du paquebot heurtant un iceberg. Les mondes très britishs de ces fortunés participants à cette première traversée outre-Atlantique vont sombrer en quelques minutes, sans qu'ils en aient encore la moindre conscience.

Pendant ce temps, Giovanni, en bas, continue consciencieusement son travail de plongeur, lui dont la Mamma l'avait mis en garde par rapport à l'eau, depuis qu'une femme du village avait été retrouvée gonflée, noyée dans la fontaine, un matin. Laver impeccablement les 3177 cuillères sans n'en oublier aucune - vérification quotidienne et discours prétentieux et insultant du boss à la clé - voilà qu'elle était la mission à bord de Giovanni qui résume ainsi son existence : « Vingt ans à garder les brebis dans les pâturages du Frioul, quinze ans ensuite à apprendre le français (la France, figure de l'Eldorado pour un Rital), cinq jours à laver les petites cuillères depuis le départ de Southampton pour New

York (qu'il n'atteindra jamais), et l'éternité pour raconter toujours la même histoire. »

Cette histoire, elle raconte comment un jeune berger ayant toujours dormi sous le ciel immense des montagnes devenues désertiques du nord de l'Italie, décide de les quitter pour trouver du travail. Aigues Mortes, d'abord, pendant deux années où le sel des marais lui colle à la peau. L'Allemagne ensuite avec les propos racistes tenus sur les Juifs assimilés à de « la pourriture ». Et enfin l'opportunité de ce poste de plongeur à bord de ce paquebot de luxe en partance pour les Amériques...

Giovanni, il a tout vu, il a tout entendu. La cheminée qui se casse en deux, le vacarme et les cris des hommes qui se jettent dans les canots. En revanche, contrairement à ce que la légende voudrait bien faire croire, aucun chant à la gloire de Dieu adressé par ses brebis condamnées - surtout pour les plus humbles de la troisième classe - à la noyade. Encore quelques hurlements à la surface de l'eau glacée. Et puis plus rien. Le silence complet.

Et c'est là qu'il s'est mis à mieux respirer, Giovanni. Débarrassé des riches oisifs et de leurs petites cuillères à nettoyer impeccablement. Et, faisant chœur avec lui, le chant des gueux s'est mis alors à s'élever des bas-fonds. De leurs canots de riches, ils n'ont pu ne pas entendre...

Plongée planante, euphorisante, au cœur du théâtre de Patrick Kermann pour lequel ce dernier se doit d'être le lieu où les vivants, recherchant la communication avec l'au-delà, trouvent dans les morts des interlocuteurs à la langue « sans concession » qui se fait chair. Ainsi il y va de Giovanni Pastore, incarné « mortellement » par Olivier Dutilloy, lui-même mis en jeu remarquablement par Anne-Laure Liégeois. Cette immersion dans « l'eau-delà » du Titanic et le frisson (éternel) qu'il procure sont des plus vivifiants.

Entretien accordé au Théâtre des Quatre Saisons par Anne-Laure Liégeois, metteuse en scène, le vendredi 12 mai

Y.K. : De spectacle en spectacle Anne-Laure, votre prédilection pour les écritures de qualité est reconnue ; votre compagnie, Le Festin, portant d'ailleurs le nom d'une pièce de Sénèque que vous avez présentée en fin d'études de lettres classiques à La Sorbonne... En quoi le choix de ce texte de Patrick Kermann - écrit en 92, l'année aussi de votre première mise en scène -, tient-il du rapport particulier que vous entretenez avec son contenu, et en quoi ce choix a-t-il affaire avec la personne de l'auteur ?

Anne-Laure Liégeois : C'est une longue histoire... Au départ, ce fut une surprise liée à la découverte d'un texte... mais aussi de son auteur, Patrick Kermann. Mon parcours a effectivement commencé en 92, date à laquelle j'ai mis en scène un texte de Christian Rullier, *Le Fils*. C'était un spectacle déambulatoire avec

cinquante personnages que j'avais placés dans une caserne désaffectée. A cette occasion, Christian Rullier est venu nous rendre visite dans cet endroit marginal, lieu improbable coincé entre voie ferrée et Seine, et m'a proposé d'entrer au comité de lecture des Editions Théâtrales. Or peu de temps après, Patrick Kermann a adressé son premier manuscrit - *The Great disaster* - à ce comité de lecture et, hasard de la distribution des textes, c'est moi qui suis tombée sur son envoi... et je dois dire, tombée très vite en amour devant ce texte...

En effet, je suis très attentive à la langue - un peu une déformation héritée des études de lettres anciennes, le latin et le grec demandant d'être au plus près des mots - et j'ai de suite admiré la structure de cet écrit, la poésie de la langue pas forcément simple à décrypter mais toujours portée par une grande humanité. Tout ce que je continue à rechercher dans l'écriture et le théâtre se trouvait là, l'expression d'une humanité concrète et, dans le même temps, le décalage opéré par la présence d'une langue poétique.

Venant s'ajouter à la belle écriture de l'œuvre, le hasard de résonances personnelles avec elle m'a séduite. J'ai été en effet très touchée par l'itinéraire de son personnage proche de celui de ma famille, une histoire liée aussi à l'Italie et à l'émigration... Mon arrière-grand-père est parti de son Italie natale pour chercher du travail - l'un de ses frères s'était embarqué pour les Etats-Unis -, et, croisement de routes, il s'est arrêté en France. De plus, cette histoire d'émigration, en écho à ma propre histoire, rejoint aujourd'hui celle d'autres émigrés venus d'autres horizons.

Pour la raconter, j'ai proposé plusieurs mises en scène très différentes mais cette forme-ci me semble la plus aboutie. Sur la huitaine de propositions, Olivier a joué au moins dans quatre d'entre elles.

Je me suis emparée de ce texte juste écrit avec l'envie de le mettre dans la bouche d'un comédien pour le transposer sur un plateau. J'ai donc rencontré Patrick Kermann et de 1992 à 2000, l'année de sa mort, nous avons eu ensemble un véritable partenariat. Nous avons beaucoup travaillé tous les deux. Je garde dans mes cartons la réécriture que je lui avais demandée de toutes les parties du Chœur dans *Le Festin de Thyeste* de Sénèque, un texte qui reste à ce jour inédit. On a travaillé aussi sur *l'Electre* d'Euripide, qu'il avait traduit et adapté, et que j'ai mis en scène. Puis, j'ai réalisé pas mal de travaux sur d'autres textes de lui, dont le dernier qu'il ait écrit pour le spectacle *Embouteillage - On the road* - écrit pour être joué justement par Olivier Dutilloy... Pour reprendre votre question de départ, je dirai qu'entre Patrick Kermann et moi, ce fut une vraie rencontre tant artistique qu'humaine.

Y.K. : *Pour The Great Disaster, parallèlement à la richesse « polyphonique » de cette rencontre, vous optez pour une scénographie minimaliste. Minimaliste à l'extrême... Pour quelles raisons ?*

Anne-Laure Liégeois : Je suis passée par d'autres scénographies qui n'avaient rien, elles, de minimalistes. Il y avait par exemple une jetée, des aquariums où flottaient des statues, de la lumière, de la musique... Et puis, petit à petit - comme il m'arrive souvent dans mes scénographies - je me suis rapprochée du rien, le rien étant le tout... c'est-à-dire un acteur avec un texte, face à un spectateur.

La question qui a accompagné ce cheminement vers une scénographie totalement dépouillée, résonne par sa simplicité : qu'est-ce être mort, sinon ne plus bouger ? Giovanni Pastore est cet homme mort qui continue à nous parler sous la mer... J'ai donc demandé à Olivier - ce qui n'est pas évident pour un acteur - de ne pas bouger. Au début, c'était ne plus bouger son corps, puis, ne plus bouger sa tête, enfin, ne plus bouger du tout...

Y.K. : *Tout semble en effet tenir à votre mise en jeu d'Olivier Dutilloy, l'un des acteurs fétiches de votre compagnie... Comment avez-vous travaillé avec lui pour atteindre ce résultat, des plus hypnotiques pour qui a vu la pièce...*

Anne-Laure Liégeois : Olivier est un comédien toujours prêt à des expériences. Avec une très grande gentillesse, il a accepté volontiers ces contraintes. En fait notre complicité de plateau s'appuie sur toute une histoire, celle de vingt-cinq années de travail en commun... Moi j'ai acquis une grande compréhension de sa « langue d'expression ». Lui de même comprend de suite mes intentions de metteuse en scène. Vingt-cinq ans passés à l'intérieur du même cycle d'écritures ont créé une grande connivence entre nous. Une connivence qui fait tout naturellement écho à celle qui liait Patrick Kermann et Olivier Dutilloy, le premier écrivant spécialement *On The road* pour que le second l'interprète. Une rencontre de deux personnes autour d'une même langue - la langue du théâtre, cette écriture si étrange - qu'ils partageaient.

Donc, à partir du moment où on procède à la compréhension fine du mot dans la phrase, et de la phrase articulée au texte, tout se déroule de la manière la plus naturelle qui soit, comme si la parole coulait de source... L'humanité d'Olivier et celle de Patrick - qui était quelqu'un d'animé par « le goût des autres » - sont très proches l'une de l'autre. Olivier, qui m'a demandé de reprendre ce spectacle en écho au sort réservé aux embarcations des émigrés en détresse sur la Méditerranée, est immensément riche de cette humanité. Que ce soit dans *Macbeth*, dans *On the Road*, ou dans ce spectacle-ci, la sensibilité d'Olivier se ressent « à fleur de peau ».

Pour Olivier, qui n'a dans *The Great disaster* que les yeux qui bougent, c'est à chaque représentation une expérience unique de rencontre avec les spectateurs. Une expérience partagée avec le public d'un soir, en lien intime avec lui.

LES PROCHAINS RENDEZ-VOUS AU T4S

- Cycle TEM-PO -

Notre Monde tel qu'il va, au tempo du rythme in-sensé qu'est le sien, pour nous projeter, nous spect-acteurs, au cœur des grandes questions que pose une démocratie toujours à construire

MUSIQUE

JEUDI 18 MAI

Autour de Robbie Basho & du flamenco

**Beñat Achiary - Raúl Cantizano - Niño de Elche
Joseba Irazoki - Julen Achiary**

Autour du répertoire du guitariste d'outre-Atlantique Robbie Basho - poète, chanteur lyrique et guitariste folk - Beñat et Julen Achiary, accompagnés de Joseba Irazoki - admirateurs de la tradition folk basque et des musiques pop anglo-saxonnes - font revivre l'histoire des Amérindiens. Quant au cantautor et guitariste sévillan, Niño del Elche et Raúl Cantizano, il s'allie au trio pour célébrer avec fougue le flamenco.

THÉÂTRE

MERCREDI 31 MAI

Le Parlement de Rue

**Hervée de Lafond - Jacques Livchine
Théâtre de l'Unité**

Certaine nuit, la forêt de Gradignan résonne encore du *Macbeth* donné par Hervée de Lafond et Jacques Livchine. Changement d'époque et d'«en-jeux». On n'est plus au temps médiéval mais en 2017, année d'élections. Si les saltimbanques reviennent sur nos terres, c'est pour instituer un Parlement Populaire qui fera du public le souverain des lois, sur la prairie de Mandavit.



Parc de Mandavit 33170 Gradignan

Administration : T 05 56 89 03 23 – F 05 56 75 52 95 / Billetterie : T 05 56 89 98 23 – F 05 56 75 52 95

www.facebook.com/Theatre.des.Quatre.Saisons

www.t4saisons.com

